

HEINRICH STEINFEST

LE ONZIÈME PION



ROMAN

carnetsnord | éditions
montparnasse

Extrait de la publication

Le onzième pion

Heinrich
Steinfest

Le onzième pion

*Traduit de l'allemand (Autriche)
par Corinna Gepner*

carnets**nord**

Titre original

Die feine Nase der Lilli Steinbeck
© Piper Verlag GmbH, 2007, Munich

© Carnets Nord, 2012 pour la traduction française
12, villa Coeur-de-Vey, 75014 Paris

www.carnetsnord.fr
ISBN 978-2-35536-100-5

DU MÊME AUTEUR

Requins d'eau douce, Carnets Nord, 2010
Sale cabot, Phébus, 2006

« Finalement j'ai sommeil, car, je ne sais pourquoi, il me semble que le sens de tout cela, c'est dormir. »

Fernando PESSOA,
Le Livre de l'intranquillité,
trad. Françoise Laye

« Qu'est-ce que vous faites quand vous ne pouvez pas dormir ?
– Je reste éveillé. »

Nicole KIDMAN et Sean PENN
dans *L'Interprète*

1

Dzing !

Quelle soirée merveilleuse !

Et ce n'était pas la première. L'homme qui portait le nom de Georg fut frappé par cette pensée. Toutes les soirées merveilleuses qu'il avait eu la chance de vivre. En compagnie de sa belle femme et de sa non moins jolie fille. Dans la salle à manger confortable et aménagée avec goût d'une maison admirablement située sur les hauteurs de la ville, mais dépourvue d'ostentation. La petite villa datait d'une époque où l'endroit était encore trop peu fréquenté pour qu'on pût parler de situation. Depuis, les choses avaient changé. Bien des gens se seraient risqués à commettre en douce un petit meurtre afin de s'assurer un bien immobilier dans le quartier. Georg, lui, n'avait pas eu besoin de recourir au crime, il avait hérité la maison de ses parents. Parfois il lui semblait que tout ce qui l'entourait, y compris sa femme et sa fille de quinze ans, était un héritage. Quelque chose qu'il avait reçu sans avoir à faire quoi que ce soit et qu'il ne devait qu'au hasard de sa naissance. Quelque chose qui lui revenait légalement. Mais juste légalement. Ce n'était pas une question de mérite.

Telle fut précisément la question qui lui traversa l'esprit, énorme, telle une cloque bourdonnante : « Est-ce que je le mérite ? »

Georg pensait à tous les hommes qui, en ce moment même, étaient eux aussi à table avec une râleuse frustrée et moche, affligée d'un gros cul, qui leur flanquait le repas sous le nez, si tant est qu'on pût appeler repas ces trucs sur-gelés qui ne décongelaient jamais totalement. Et puis il y avait les enfants, qui n'avaient que le mot argent de poche à la bouche tout en présentant sans vergogne des devoirs ratés à signer. Comme si la faute se trouvait du côté du signataire, pas du leur. Et comme si, en augmentant l'argent de poche, l'adulte acquittait une amende. Pour avoir mis des enfants au monde.

Mia, cependant, la fille de Georg, ne rapportait jamais que d'excellents devoirs. Et elle ne faisait pas tout un cirque à propos de son argent de poche. Visiblement, elle avait conscience de la banalité de la chose. Pourtant, il n'y a rien de banal à ce qu'un père se voit épargner les problèmes scolaires et n'ait qu'à apposer sa signature sur de bons devoirs. Là encore, c'est recueillir un héritage immérité.

La femme de Georg, Viola, n'avait pas non plus besoin de faire son cinéma. Sa beauté, son intelligence et sa réussite professionnelle suscitaient chez elle une satisfaction, une sorte de tranquillité qui lui permettait de produire tous les soirs, comme par magie, un repas succulent, qui ne semblait pas tout droit sorti de l'état de choc induit par la congélation. Comme si l'on décongelait un mammouth et, avec lui, d'antiques microbes et bacilles. Non, Viola prenait toujours le temps de se procurer des herbes fraîches, d'acheter de la viande fraîche et du poisson frais, d'aller au marché entre deux rendez-vous et de taper gentiment sur

les doigts aux vendeurs quand ils essayaient de lui refiler des fraises fripées.

Ses collègues ne la comprenaient pas. Il faut dire aussi que ses collègues – féminines notamment – ignoraient son bonheur. Ces femmes pensaient que le succès appelait la crispation, la méchanceté, la tristesse, la perversité. Et, de manière plutôt vague, l’émancipation. L’émancipation, comme on parlerait d’œufs fossilisés, c’est-à-dire des œufs qu’il n’est plus besoin de couver.

Quoique soucieuse de sa carrière – et savourant manifestement le plaisir d’envoyer quelques balourds au piquet et de leur faire réciter dix fois « je n’importunerai plus ma chef » –, Viola jouissait d’une puissance que seules possèdent les femmes qui font la cuisine, matrones à poitrine opulente ou sveltes adeptes des sous-vêtements de sport, énergiques et hyperfonctionnelles. Quand elles font à manger, quand elles le font vraiment et qu’elles ont la sagesse de bannir leurs hommes, tous les hommes, de la cuisine sans se priver de leur déléguer le coupage des oignons et l’épluchage des pommes de terre, elles acquièrent le pouvoir de celui qui dispense la nourriture sur celui qui la reçoit. À condition qu’elles sachent comment user de cette activité nourricière.

Et puis n’oublions pas la magie. Les femmes sont des sorcières-nées, quoi que les Lumières aient tenté de nous faire accroire. Et préparer un repas est certainement le moyen le plus simple et le plus efficace de pratiquer une magie authentique. Authentiquement noire ou authentiquement blanche. À l’inverse de ce machin coloré qui sommeille en état de congélation sous des photos qui le représentent.

Toujours est-il que Georg n’avait pas à se soucier de tambouille. Ni à laver la vaisselle comme il aurait rincé le pinceau de sa femme peintre. Sa position se réduisait à celle du

mangeur. Et il avait compris que la magie pratiquée par sa femme relevait sans équivoque du blanc et de l'aimable. Et que la simplicité de sa fille ne dissimulait aucun démon. Cette enfant était tout simplement contente d'elle-même et du monde, sans pourtant être naïve. Elle connaissait la boue de la rue, quelques formes écœurantes de sexualité et n'ignorait pas l'attrait de certaines substances réconfortantes. Mais elle n'avait pas besoin de réconfort. Ni de type qui lui en procurât avec brutalité. Pour elle, avoir quinze ans et un corps épargné par la grossièreté signifiait qu'il était inutile de se soumettre à des brutalités uniquement parce qu'elles vous étaient infligées par des bras tatoués et une coupe de cheveux à la mode. Ou d'idéaliser la boue. Elle disait volontiers qu'elle attendrait encore cinq ou dix ans. Mais c'était là une coquetterie. Une des rares auxquelles – jeune sans être innocente, brillante sans être méchante – elle cédait. Non, elle n'avait pas l'intention, dans cinq ou dix ans, de plonger son regard dans l'abîme pour la seule et unique raison qu'il existait un abîme.

C'était comme ça.

Georg Stransky vivait donc dans ce nid idyllique, où il pouvait se faire offrir un dîner parfait sans la moindre mauvaise conscience, sans craindre ni reproche ni perfidie. Du reste, lui-même n'était pas un noceur, un escroc ou un pantouflard. Il apportait sa contribution, enseignait à l'université, écrivait des articles et même des livres entiers, comme on parle de tuer un cochon entier – à croire qu'il est possible d'en tuer la moitié ou le quart.

Mais au lieu de prendre acte de l'iniquité foncière de la répartition, de l'inégalité qui règne dans l'attribution du bonheur et du malheur, et d'accepter que la vie ait une certaine spongiosité philosophique, Georg Stransky se posa la question : « Est-ce que je le mérite ? »

S'il avait renoncé à cette question – ou s'il ne l'avait pas posée à ce moment-là avec autant d'insistance –, tout aurait continué comme avant. Il aurait continué à hériter, hériter, hériter...

Mais il y a certaines questions qu'on ne doit pas poser. Même en pensée. *Surtout pas* en pensée. La pensée est plus provocatrice que la parole. Et la provocation fonctionne comme une maladie. Il suffit d'un instant pour cesser d'être en bonne santé.

Dzing !

Il y a des secondes qui sont plus rapides et plus vertigineuses que les secondes ordinaires, mais aussi plus étirées, oui, littéralement allongées, comme dans les films. Elles sont pleines d'impressions, d'images, de faits, mais leur rythme phénoménal les rend presque incompréhensibles. Une fois qu'elles sont passées, on dirait qu'une moitié de vie s'est écoulée sans qu'on ait accompli même la chose la plus infime. À l'instar de ces gens dont les cheveux blanchissent du jour au lendemain. Ou qui, en l'espace d'une nuit, sombrent dans un océan de rides.

Georg fut dispensé des cheveux blancs et des rides, mais pour ce qui est du reste...

Une vitre s'était brisée. Une de celles qui donnaient sur la rue en contrebas. Un objet avait traversé la fenêtre fermée et roulé sur le parquet couleur jaune petit pain. Oui, roulé. D'après ce que Georg avait pu enregistrer, l'objet, d'un rouge éclatant, possédait une forme ronde ou à peu près ronde. En tout cas, il était conformé pour rouler, pas pour s'écraser comme un sac, par exemple, ou claquer sur le sol à la manière d'un crapaud ou d'un flan. Avec le poli d'une boule de bowling, la chose inconnue avait décrit une trajectoire légèrement courbe pour arriver jusque sous la table, cogner dans le pied central et terminer là sa course.

« Sapristi ! » s'exclama Georg en faisant un bond. Il courut à la fenêtre et regarda au-dehors d'un œil scrutateur, regarda la rue à la lueur d'un soleil de fin d'été déjà couché. Flanquée de buissons bas, elle était vide de voitures, les- quelles, dans ce genre de quartier, reposaient paisiblement dans leurs garages. Et vide de passants. Du moins, on ne voyait personne qui aurait pu être le lanceur.

Le lanceur de quoi ?

Georg revint vers la table et jeta un bref regard à sa femme et à sa fille, qui s'étaient levées et avaient gagné l'autre côté de la pièce. Sans manifester d'hystérie ni de crainte, juste par une réaction de bon sens. La table évoquait maintenant une de ces surfaces aquatiques sous les- quelles on soupçonne la présence de quelques méchants poissons. Méchants jusqu'à quel point ? Telle était la question.

Une chose était claire, en revanche : si la tâche de Viola consistait, en dépit de son métier, à préparer d'excellents dîners, et celle de Mia à collectionner sans ostentation les meilleures notes, c'est à Georg qu'il revenait de ramper sous la table et d'évaluer le degré de méchanceté du poisson.

Ou de la bombe.

Non que ce fût un trait fondamentalement masculin. Mais c'était une malédiction. Par culpabilité et impuissance, l'homme – généralement mauvais cuisinier et mauvais élève – avait trouvé dans ce rôle son triste accomplissement : vérifier si, oui ou non, tel objet était une bombe. L'existence des hommes se déroulait dans cette catégorie. Ils ne cessaient de ramper sous des tables pour se faire une idée de la situation. Et il n'était pas rare qu'ils sautent avec l'objet. Si ce n'était pas le jour même, c'était le lendemain. Et si ce n'était pas de telle manière,

c'était de telle autre. Au lieu d'arrêter enfin de voir dans cette réputation sous la table un acte noble, une expression de puissance, de politique et d'intelligence. Quelle blague ! Les guerres mondiales continuent sous cette table où tout un chacun se balade à quatre pattes, la tête dans les épaules. Qui, au nom du ciel, les hommes espèrent-ils impressionner de la sorte ? Dieu ? Leur femme ? Leur mère ? Un autre type accroupi sous la table ?

Pourtant Georg ne dérogea pas au modèle, il serra les dents, réfréna l'excitation de ses doigts et s'agenouilla. Il tira la nappe sur le côté, tel un rideau, et s'enfonça à quatre pattes dans l'obscurité.

Il le reconnut aussitôt, l'objet lancé, qui avait effectivement l'air d'être rond. Il gisait aux trois quarts dans le noir, seul un bout en forme de croissant luisait d'un éclat flamboyant. On aurait pu croire qu'en cet endroit, une petite lune rouge décrivait son orbite. Autour du pied de table. Comme autour d'une colonne cosmique.

Georg déglutit et saisit le morceau de lune. Il le sortit de l'ombre, l'attira à la lumière et put alors établir qu'il s'agissait d'une pomme.

Il fut presque déçu. Toute cette agitation pour un simple fruit.

« Qu'est-ce que ça signifie ? demanda Georg à voix haute. Qu'est-ce qu'ils fabriquent, ces gosses ? Ils piquent des pommes pour jouer à la guerre ? »

Il secoua la tête, déposa le projectile sur l'évier et fit remarquer en passant qu'il ne connaissait rien aux pommes. Aux diverses variétés de pommes.

Ce qui n'était pas le cas de sa fille. Celle-ci prononça un nom anglais, que Georg ne comprit pas très bien. Qu'importe. Il se fichait de savoir comment s'appelait cette chose rouge sang.

Rouge sang ?

Pas vraiment le rouge sang qu'on connaît des entailles, plutôt celui d'un moustique écrasé. C'est toujours un peu effrayant de contempler son propre sang qui a transité par un corps étranger. Dans une certaine mesure, c'est soi-même qu'on écrase.

C'était ce rouge-là que montrait le fruit, le rouge de notre sang après qu'on a procédé à une sorte d'auto-écrasement. Cela étant, il avait l'apparence d'une pomme tout à fait normale. Pouvait-il en être autrement ?

Voilà pourquoi l'agitation demeura modérée. Georg balaya les éclats de verre et descendit le volet roulant à l'endroit où la vitre était brisée. Viola prépara le dessert, par chance il ne comportait pas de fruit. Mia débarrassa les assiettes et versa du vin dans les verres de ses parents. La pomme, quant à elle, resta où elle était. Ce n'est que plus tard, alors que Mia et son père regardaient déjà la télévision, que le regard de Viola tomba de nouveau sur le *corpus delicti*. Viola Stransky avait ses propres associations d'idées. Il n'y était pas question de sang. Viola n'était pas de ces personnes qui ne pensent qu'au sang. Elle pensa plutôt à un gâteau et au fait que si l'on ne voulait pas manger cette pomme crue, on aurait pu l'ajouter à un plat sucré. D'un autre côté, on ne pouvait exclure l'éventualité qu'un éclat de verre se fût logé dans le fruit même si celui-ci paraissait intact. Quoi qu'il en soit, il n'aurait pas été convenable d'intégrer dans un dessert un fruit qui avait traversé une vitre. Cela aurait relevé d'un esprit d'économie assez fou. Et même si ce genre de folie n'était pas étranger à Viola Stransky, c'était un défaut qu'elle estimait avoir dépassé. Voilà pourquoi elle prit la pomme et la jeta dans la poubelle.

« Pas de problème », dit-elle avec un entrain forcé bien que ce fût la première pomme de sa vie qu'elle expédiait aussi intégralement à la poubelle. Imaginez-vous en train de jeter un rouge-gorge aux toilettes. Affreux.

Viola Stransky s'interdit d'y penser plus longtemps, elle mit très soigneusement les deux torchons à sécher et se rendit au salon où elle s'assit entre son mari et son enfant. Au journal télévisé, on évoquait une mesure de politique économique qui n'éveilla aucun intérêt chez Viola alors même qu'en sa qualité de femme d'affaires, elle était concernée au premier chef. Elle n'y pouvait rien. Elle ne pouvait détailler son esprit de la pomme, déprimée à l'idée de ce fruit qui commençait à pourrir dans une poubelle bio, inutile, puni pour les dégâts qu'il avait causés.

Georg Stransky, en revanche, se demandait si l'on n'aurait pas dû appeler la police. D'un autre côté, il se serait senti ridicule. Une pomme ! Il craignait aussi qu'à la vue de la jolie Mia, les policiers n'aillent soupçonner un admirateur maladroit. Lancer de fruit en lieu et place de sérénade courtoise. Ou quoi que ce soit qui pût traverser l'esprit de la police quand elle s'engageait dans des pensées compliquées. Et qu'elle fût encline aux pensées compliquées était notaire.

Lorsque, trois heures plus tard, Georg rejoignit Viola au lit, il avait déjà classé l'affaire de la pomme. Il posa un baiser sur le front de sa femme endormie et observa un bref instant les minces rayons de lune qui tombaient sur le buste de Viola où ils semblaient former un petit motif graphique. Un dessin d'exécution rapide, souple et léger, une peinture sur poitrine, très joli.

Georg sourit à l'obscurité, tel un enfant criant dans un tonneau vide. Puis il s'allongea tout droit, mais ne se

couvrit que jusqu'à mi-corps. Il se couvrait rarement comme il fallait. Il en avait toujours été ainsi. Il s'endormit instantanément.

Pour être réveillé peu après. Le téléphone sonnait. À moitié endormi, Georg saisit l'appareil d'un geste machinal. Il lui fallut d'abord retrouver ses esprits avant de pouvoir répondre par l'affirmative à la question qu'on lui posait. Sur son nom. S'il était bien Georg Stransky.

« Oui, c'est moi. Qu'est-ce que vous voulez à cette heure-ci ?

– Avez-vous reçu la pomme ? » s'enquit la voix féminine.

Aussitôt Georg se redressa sur son lit, s'assura que sa femme dormait toujours, réfléchit un court instant, puis demanda en bégayant légèrement :

« Quelle pomme ?

– Oh, très bien. Alors ça a marché. On ne peut jamais savoir. Il arrive que les pommes manquent leur cible. Même si ça n'est pas censé se produire. Cela dit, il y a tant de choses qui ne devraient pas se produire...

– Mais de quoi parlez-vous à la fin ? se plaignit Georg et il annonça : Je vais raccrocher.

– Bizarre, tout le monde dit ça : *je vais raccrocher*. Sauf que personne ne le fait. Le monde se porterait beaucoup mieux si tous ceux qui menaçaient de raccrocher raccrochaient vraiment. Mais le monde reste ce qu'il est. Alors laissez tomber, monsieur Stransky. Je ne crois pas que le bluff soit votre point fort.

– Et quel est donc mon point fort ?

– Aucune idée. Je ne suis que l'opératrice. Je ne sais rien de vous. Ce n'est pas mon job.

– Et quel est votre job ?

N° d'imprimeur :
Dépot légal : janvier 2012
Imprimé en France